



HAL
open science

JORDAN COUNTY : UN PÈLERINAGE AUX SOURCES

Paul Carmignani

► **To cite this version:**

| Paul Carmignani. JORDAN COUNTY : UN PÈLERINAGE AUX SOURCES. 1988. hal-01744305

HAL Id: hal-01744305

<https://hal.science/hal-01744305>

Preprint submitted on 27 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

JORDAN COUNTY : UN PÈLERINAGE AUX SOURCES

P. CARMIGNANI
Université de Perpignan

AVEC LA PARUTION DE *L'ÉTUDIANT ÉTRANGER* DE PH. LABRO puis de *L'Adieu au Sud* de M. Denuzière et enfin des *Pays lointains* de J. Green, le Sud a fait un retour remarqué sur la scène littéraire française. La réédition, sous le titre de *L'Enfant de la fièvre*, de *Jordan County*, le cinquième roman de l'écrivain sudiste contemporain Shelby Foote, dont trois autres œuvres ont déjà été publiées en français (*Tourbillon*, *L'Amour en saison sèche* et *Septembre en noir et blanc*), apporte une touche originale à cette vaste fresque car elle traduit la vision particulière d'un auteur qui doit sa qualité de Sudiste moins au fait d'être né dans l'État du Mississippi et de résider à Memphis dans le Tennessee qu'à la douloureuse intensité avec laquelle il vit et ressent les drames et les déchirements du Sud.

Qu'est-ce que *Jordan County* ? La réponse à cette question est en partie fournie par le sous-titre qui figurait dans l'édition originale de 1954 et disparut ensuite de manière inexplicable lors des rééditions américaines et de la traduction française de l'œuvre : *A Landscape in Narrative*. Comme le *Yoknapatawpha County* de W. Faulkner, *Jordan County* (littéralement, le Comté du Jourdain) et son chef-lieu, Bristol, sont en partie calqués sur Washington County (Mississippi) et Greenville, la ville natale de l'auteur. *Jordan County* est donc tout à la fois topographie fictive et fiction topographique, c'est-à-dire un récit profondément enraciné dans un lieu et pétri du limon de la terre. Le sous-titre censuré illustre clairement la solidarité essentielle d'un Lieu qui accède à l'être par la Lettre et d'un Verbe qui en révèle l'histoire secrète et en partie refoulée. L'œuvre se met en effet à l'écoute de l'espace, « cette manière d'inconscient des civilisations¹ ». *Jordan County* est ainsi un *lieu-dit*, mais aussi le *dit d'un lieu* ; un roman-paysage ou un paysage-roman à travers lequel se déroule une quête : celle des *origines* et de la *vérité*. Ainsi s'affirme la fonction heuristique de l'Écriture pour un auteur qui n'écrit jamais que « pour trouver des réponses » et découvre toujours « une partie de la vérité

1. G. Mairet, *Le Discours et l'historique* (Paris : Mame, 1974), 123.

dans l'étude du milieu² ». Ainsi, *Jordan County* n'est pas seulement un paysage contemplé, parcouru du regard ; c'est un paysage mis à la question, déchiffré comme un vieux grimoire. Toutefois, à la différence d'un manuscrit, qui se lit de haut en bas, ce paysage-là est parcouru à rebours, de l'aval vers l'amont, car la traversée de l'espace est à la fois remontée dans le temps et rétrodiction. L'espace n'est d'ailleurs plus vierge ; il est couvert de traces, vestiges de l'histoire. Les restes calcinés d'une plantation, un pan de forêt primitive, un vieil embarcadère, un tumulus indien sont autant d'archives du comté et la vérité dont ils témoignent est tragique : c'est un acte qui se joue à trois entre l'Espace, le Temps et l'Homme et dont les conséquences continuent à peser sur le Sud longtemps après le baisser du rideau. Mais ici, la hiérarchie traditionnelle de la création romanesque qui utilise les deux premiers éléments (espace/temps) pour camper le cadre et la toile de fond sur laquelle se détache l'action du troisième (l'homme) est quelque peu bouleversée et la vedette est équitablement partagée entre les trois acteurs ; le comté lui-même accède d'ailleurs à la dignité de personnage comme en témoigne la définition que l'auteur a donnée de son propre roman : « ce roman, si tant est que ce soit un roman [...], a l'espace pour héros et le temps pour intrigue. Le Comté est le principal personnage — le pays lui-même. Et on remonte dans le temps pour découvrir ce qui l'a fait devenir ce qu'il est³ ».

L'incise restrictive de l'auteur pose la question de la véritable nature d'une œuvre qui se présente sous la forme d'une compilation de sept récits publiés à des dates différentes (de 1947 à 1954)⁴ mais qui, une fois rassemblés en un seul volume, n'en produisent pas moins une remarquable impression d'unité. Malgré les réserves exprimées par S. Foote à l'égard de la nouvelle, en tant que genre littéraire (« C'est une forme qui ne me satisfait guère à moins qu'elle ne se rattache à d'autres choses. Alors je peux y porter quelque intérêt. Mais créer une petite chose parfaite ne m'intéresse pas du tout⁵ »), *Jordan County* n'est rien de moins qu'un cycle de nouvelles typique. L'apparente diversité des nouvelles masque en fait une double unité : tout d'abord une unité de lieu (toute l'action se déroule dans le comté), puis une unité

2. S. Foote, cité par M. Gresset dans sa préface à la première traduction française du roman (Paris : Gallimard, 1975) 10.

3. J. Carr, ed., "It's Worth a Grown Man's Time : Shelby Foote," in *Kite-Flying and Other Irrational Acts : Conversations with Twelve Southerners*, (Baton Rouge : Louisiana State UP, 1972) 19.

4. Les sept récits sont : "Il pleut sur mon pays", "Le Crescendo final", "Une Corbeille de noces", "L'Enfant de la fièvre", "La Liberté à coups de pied", "La Colonne de feu", et "Le Tertre sacré". Il est à noter que le chiffre 7 symbolise entre autres « la totalité de l'espace et la totalité du temps » ; c'est aussi « le nombre de l'achèvement cyclique et de son renouvellement » et la « clef de l'Apocalypse » (J. Chevalier & A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris : Seghers, 1974).

5. E. Harrington, "Interview with Shelby Foote", *Mississippi Quarterly*, 24 (Fall 1971) 357. Nous traduisons.

thématique. C'est en effet sur ce plan que se manifestent la plus grande cohérence et la plus forte solidarité : *Jordan County* explore les thèmes de l'aliénation, du conflit (sous tous ces aspects : racial, idéologique, personnel), du déracinement, de l'exil et de la violence. À ce relevé, nous pourrions ajouter le motif de l'enfermement, qui recoupe les thèmes fondamentaux de la solitude et de la non-communication. Chaque nouvelle en présente une variante : internement en asile psychiatrique dans "Il pleut sur mon pays", emprisonnement dans "Le Crescendo final" et "La Liberté à coup de pied", huis-clos de la chambre ("Une Corbeille de noces") ou du grenier ("L'Enfant de la fièvre"), obsession et menace du cachot ("Le tertre sacré"), conscience murée dans l'aphasie ("La Colonne de feu"), etc. Ce bref exposé explique en partie pourquoi l'auteur a choisi comme véhicule d'expression et forme littéraire la nouvelle de préférence au roman, car si la nouvelle est bien – comme l'affirment certains théoriciens – un genre particulièrement apte à « refléter la nature fragmentaire et troublée de la vie moderne » et à « contester le bien-fondé de nos présuppositions morales et sociales⁶ » alors elle répondait parfaitement à l'objectif de S. Foote, à savoir révéler l'envers du rêve américain et dénoncer l'imposture :

« Mon intention première, ou mon espoir, était de comprendre mon pays natal en étudiant les divers individus qui y avaient vécu avant moi. Je savais déjà, dès la période noire des années 30, que certaines choses n'allaient vraiment pas dans ce pays, tout comme je savais qu'il y en avait de bonnes et de fort agréables, et j'ai fait de mon mieux pour étudier la question sous tous ses aspects. [...] Je m'efforçais très consciemment d'explorer et de comprendre ce petit coin de terre appelé Jordan County⁷ ».

À ce stade, un exemple de la manière dont les textes s'articulent entre eux s'impose et une brève analyse de la première et de la dernière nouvelle donnera un aperçu de la structure et de la signification générales du recueil. Dans "Il pleut sur mon pays", nouvelle située dans les années 50, la ville de Bristol sert de cadre au récit ironique et tragique du retour au pays d'un ancien combattant, Paul Green, qui, devenu étranger à sa propre ville/concitoyens, ne parvient pas à établir avec eux des relations de communication/renouer dialogue, contacts humains. En réaction à l'indifférence générale, l'ancien combattant se met à tirer sur les gens et les choses et finit interné dans une maison de santé. Les autres récits se terminent de manière aussi tragique et les raisons de cette succession d'échecs et de frustrations sont fournies par la dernière nouvelle, "Le Tertre sacré". Avec ce septième récit, le lecteur atteint la limite extrême et le cœur de cette investigation du passé qui, comme « toute interrogation sudiste sur l'histoire, suppose presque un attendu métaphysique : quelle faute a valu tel châti-

6. V. Shaw, *The Short Story : A Critical Introduction* (London : Longman, 1983), 229 & 221.

7. Préface de *Tournament* (Birmingham, Alabama : Summa Publications, 1987), s. p.

ment ?⁸ ». La réponse figure dans un document où un greffier a, au XVIII^e siècle, transcrit la déposition d'un Indien Choctaw, Chisasahoma, accusé du meurtre rituel sur le tertre sacré de deux trappeurs américains. La déposition de l'Indien couvre une longue période, de 1797 à 1540, et retrace la chronique, du point de vue de l'autochtone, victime de la colonisation, de l'histoire du Sud depuis l'exploration du Delta du Mississippi par H. de Soto jusqu'à l'annexion de cette province espagnole par les États-Unis. Ces deux événements fournissent le prologue et l'épilogue à une tragédie en quatre actes – conquête militaire, évangélisation, exploitation économique et consécration juridique de la spoliation des vaincus – et a transformé l'Éden primitif en Enfer civilisé.

Témoin du passé, le tertre sacré fige le souvenir d'un sacrifice et d'un sacrilège : la venue des *Conquistadores* qui introduisirent le Mal dans le Nouveau Monde. Entre le Blanc et l'Indien il n'est point d'entente possible ; l'échange commercial en tient lieu : le Peau-Rouge troque son or contre de la bimbeloterie, son dieu, *Nanìh Waiya*, contre le Crucifié et reçoit en prime la civilisation et la vérole, car les deux trappeurs en sont porteurs et contaminent la tribu, vite décimée par ce terrible fléau.

La déclaration de l'Indien révèle en fait que c'est la spoliation de leurs terres qui a constitué le péché capital dont les Blancs se sont rendus coupables :

Vendez-nous la terre. Et nous leur dîmes, dissimulant notre horreur : Aucun homme ne possède la terre ; prenez-la, vivez sur la terre ; elle vous est prêtée pour la durée de votre vie ; ne sommes-nous pas frères ? (347)

Il n'est pour l'Indien pire sacrilège ; la terre est un dépôt sacré, un bien communautaire, indivisible et inaliénable, mais le Blanc va morceler, parceller cette matrice tellurique pour en faire une matrice cadastrale. La discorde s'instaure : le Blanc et l'Indien deviennent des frères ennemis et Caïn, l'européen, le cultivateur, l'emporte sur Abel, le nomade indigène.

Ainsi, Jordan County aurait pu être terre biblique, pays de l'alliance et de la promesse comme l'indique son nom qui renvoie au « au pays où coulent le lait et le miel » (cf. Dt 3 : 25). Mais la quête qui motive l'œuvre montre comment le Sud, « paradis géographique (l'espace pastoral) [fut] mué en enfer par l'histoire (les spoliations successives) » (*Ibid.*, 692) . Il y a dans ce cycle de nouvelles un évident parti pris de démythification de la pastorale du Nouveau Monde qui faisait de l'Amérique le lieu de la régénération de l'humanité, un second Éden où l'homme aurait pu établir, au sein d'une Nature rédemptrice, une société idéalement exempte

8. M. Gresset, "La Tyrannie du regard ou la relation absolue" Thèse de Doctorat (Paris III), 4 vols. 1976, 119.

de tous les maux affligeant la vieille Europe. Le poète Ph. Fréneau, chantre de la révolution américaine :

*Here Paradise anew shall flourish, by no second Adam lost,
No dangerous tree or dreadful fruit shall grow,
No tempting servant to allure the soul
from native innocence...*

À l'apologie des mythes fondateurs de la nation américaine, répond dans *Jordan County* la condamnation sans appel de ses crimes fondateurs, c'est-à-dire le bannissement des Indiens qui auquel s'ajouta selon les mots de l'auteur « le double péché de l'esclavage et de l'exploitation de la terre » (“Pillar”, 270). Le Jourdain qui a donné son nom au Comté symbolise l'inaccessibilité du rêve américain – l'idéal est toujours sur l'autre berge – et signifie sa condamnation, car le fleuve biblique est aussi celui du Jugement (A. Cruden). L'œuvre tient du réquisitoire et dresse l'inventaire des crimes qui ont transformé la Terre promise en terre gaste où seuls les violents l'emportent. Le paysage devient ainsi, comme c'est fréquemment le cas dans la littérature sudiste, le support et le prétexte d'une *fable morale* : la topique débouche ainsi sur une métaphysique (le problème du mal) et l'archéologie sur une téléologie (vers quelle fin tend l'histoire du Sud ?). Au terme de cette remontée du temps, le récit débouche sur l'instant primordial où s'est noué le drame : l'intrusion du Conquistador dans le delta du Mississippi. L'harmonie régnant entre l'Aborigène et le Continent américain est définitivement rompue quand entre en scène l'Européen et avec lui la Mal, dont l'œuvre révèle et la nature (négation et spoliation de l'Autre, incarné successivement par l'Indien, le Noir, le Rebelle, l'Étranger, etc.) et l'origine : « il n'est pas en soi, il est de nous. Le mal n'est pas être mais faire⁹ ». L'Amérique dès lors entre dans l'Histoire ou plutôt y choisit : c'en est fini de la Pastorale.

9. P. Ricœur, *Le Conflit des interprétations*, (Paris : Le seuil, 1969), 269.